

jours, plus ou moins mais toujours, des conditions de la vie industrielle. Sans doute on ne peut pas établir en règle générale, et ce serait bien trop malheureux, que tous les ouvriers employés dans l'industrie subissent fatalement une déperdition de valeur morale ou de valeur physique; mais il faut bien admettre cependant que plusieurs des travaux de l'industrie épuisent d'une façon anormale les forces physiques et que plusieurs autres offrent de plus faciles occasions au libre cours des passions déréglées.

Ce ne sont pas là de petits dangers ni de petits inconvénients pour la vie nationale et la prospérité d'une jeune nation.

\* \* \*

Il faut donc user de grande discrétion avant de pousser un peuple jeune du côté de l'industrie, et ne le faire que contraint par une inéluctable nécessité économique. Il ne suffit pas qu'un contrée offre des possibilités ou même des facilités d'installations industrielles pour que les dirigeants de cette contrée soient justifiables d'y pousser la population. Il faut que ce soit une véritable nécessité qui les y oblige.

Or cette nécessité n'existe pas chez nous, dans notre province; loin de là.

Nous n'avons pas un surcroît de population, bien au contraire. Si notre grande ville de Montréal souffre d'une agglomération de population trop considérable, exposée à souffrir de toute perturbation économique, la faute en revient, précisément, à l'excès d'industrialisme qu'on y a trop encouragé et développé. Les industries de Montréal, ville trop peuplée pour la population rurale qui l'entoure et devrait lui faire équilibre, ont aspiré d'une façon anormale et dangereuse les populations des campagnes par l'appât des gros salaires et des facilités de vie d'une grande ville.

Ces populations en souffrent aujourd'hui et tout le pays en souffre avec elles. Mais à qui la faute?

Une grande erreur économique a été commise, par la faute de bien du monde. On n'a pas vu le danger, que signalaient pourtant quelques patriotes plus clairvoyants, d'un accroissement aussi anormal et aussi factice de la population de la métropole canadienne. C'est sans doute une espèce de gloire d'avoir dans notre province la plus importante ville du Canada et nous ne prétendons pas qu'il n'en résultent quelques avantages secondaires. Mais c'est une gloire et ce sont des avantages très mêlés, qui coûtent fort cher à l'ensemble de notre population. Si la moitié des familles ouvrières qui perdent une partie de leurs forces, une partie de leur santé spirituelle et corporelle dans le grand Montréal, où le taux de la natalité diminue et où augmente celui de la mortalité infantile, où les facilités de la vie se changent trop vite en facilités de vie dissipée; si la moitié de ces familles ouvrières étaient restées à la campagne, quel beaux et bons profits pour ces familles elles-mêmes et pour

tout le pays! Quel bon profit pour Montréal lui-même, qui souffre d'un surcroît de population, dont ne profitent que quelques industries.

\* \* \*

Pour un peuple jeune, qui a besoin de se développer et qui ne peut compter que sur le développement de sa natalité pour grandir et garder son rang, pour une contrée qui a encore d'immenses étendues de terrain à mettre en culture (sans nuire à la richesse nationale de ses forêts, qu'il lui faut conserver et entretenir), la première industrie nationale doit être l'agriculture, avec la colonisation son avant-garde.

La richesse développée par ces deux industries sœurs est une richesse stable, permanente; elle constitue un capital aussi sûr que profitable, ancré au sol même de la patrie, impérissable.

Le travail de cette industrie à part l'accroissement de capital foncier qu'il produit, à part les beaux profits matériels rémunérateurs et sûrs qu'il donne aux ouvriers de la terre, accroît encore un autre capital plus important, produit d'autres profits encore plus beaux, qu'il ne faut pas oublier.

C'est dans ce travail salubre que les forces physiques, morales et intellectuelles d'une famille et d'une race s'entretiennent et se refont; c'est dans la bonne vie rurale de chez nous que se multiplient le plus rapidement et le plus vigoureusement leurs bienfaits rejets.

Nous n'avons à ce sujet sous la main aucune statistique, mais nous ne croyons pas faire erreur, résumant nos observations personnelles et celles de nombreux amis, en disant que pour la vigueur de notre peuple comme pour le chiffre de sa natalité, il y a, entre les populations des villes et celles des campagnes, un bon tiers de différence à l'avantage de celles-ci: un bon tiers pour la quantité et un autre bon tiers pour la qualité. Ce qui fait un appoint très important pour le présent et un appoint énorme pour l'avenir, si on en calcule la progression normale.

Sans doute la facilité des voyages et l'aisance vite grandissante ont bien fait dériver dans quelques campagnes un peu des faiblesses citadines, mais il reste bien vrai cependant que notre population rurale, là surtout où elle reçoit le bienfait d'une vie religieuse normalement organisée, est encore de beaucoup la plus stable, la plus vigoureuse, la plus honnête, la plus religieuse. Et c'est elle aussi qui fournit à nos classes dirigeantes, à nos professions libérales, à notre magistrature, à notre monde politique, à notre clergé, leurs meilleurs, leurs plus solides et même leurs plus brillantes éléments.

C'est donc notre population rurale et agricole qui est notre meilleure réserve de forces nationales, notre source la plus pure et la plus abondante de progrès. C'est donc l'industrie agricole, l'agriculture et la colonisation, qu'il nous faut maintenir et dévelop-